

Jacques Steiwer

Ivre du livre, vivre du livre



Vincent Van Gogh, *La Lectrice* (1888)

Il faut bien se rendre à l'évidence. Voici ce qu'un de mes éditeurs – un des derniers éditeurs à caractère littéraire survivant à Bruxelles – me confiait : à sa création en 1981, les éditions Le Cri, situées justement à Bruxelles, desservait plus de 350 points de vente de livres en Belgique (un point de vente étant un commerce où se vendent essentiellement des livres, accessoirement autre chose, comme de la presse...).

À l'heure où j'écris ces lignes (2021), l'association des libraires belges compte 64 membres, ce qui nous donne une échelle assez précise de la régression accusée dans la chaîne du livre depuis 40 ans (ce qui ne signifie pas forcément qu'on en imprime moins, mais c'est un autre débat sur lequel il nous

faudra revenir), même si les réseaux se sont quelque peu diversifiés (le grand engouement d'il y a quelques décennies pour la lecture en numérique s'est avéré un flop magistral). Les lecteurs d'antan ont en fait préféré transférer leurs heures de lectures sur Facebook et d'autres jeux numériques. Les nouveaux lecteurs que devait apporter le numérique ne sont tout simplement pas là, à part quelques curieux optimistes, il n'y a personne au balcon ! Quoi qu'on en dise, les jeunes lisent peu sur papier, sinon les photocopies que le prof leur procure, mettons des extraits d'un voyage de Dumas, juste pour leur montrer que ce genre d'écrits a existé, pour qu'ils ne meurent pas tout à fait idiots, mais en tout cas pas pour leur demander de comprendre ce que Dumas a voulu dire.

Faut-il, dès lors, préparer les funérailles du livre ?

Que de morts annoncées ! Celle de la peinture après la photographie... Celle du cinéma après la télévision... Celle du livre après l'informatique... Ensuite les avis de décès sont démentis. La peinture vit. Le cinéma aussi. Il existe encore des lecteurs de livres. Certes, depuis l'époque des anciens Grecs, les Béotiens n'ont pas disparu. Il y a des gens qui ne fréquentent jamais de musée, qui ne vont guère au cinéma et qui ne lisent pas de livres. Peut-être préfèrent-ils les matches de foot ou les concerts rock. Tous les goûts sont dans la nature, et celle-ci est d'une tolérance imperturbable. Je connais des hommes très instruits qui me disent qu'une fiction, ça les barbe. Lors d'une rencontre entre anciens universitaires, un collègue ingénieur me proclama fièrement que tout ce qui dépasse dix pages d'imprimées sans chiffres ne peut que constituer du blabla, et qu'il se refuse à lire des torchons inutiles. Grand bien lui fasse ! Il a perdu une dimension de l'esprit.

Quand l'être humain, ce pithécantrophe privilégié, s'est dégagé de ses premiers balbutiements, quand il a commencé à imaginer une épistème à peu près cohérente, réfléchissant au soleil, à la lune et aux étoiles, il a aussi commencé à parler et à vouloir communiquer. Sa glotte lui permettant de formuler des sons très divers, ceux-ci se sont agglutinés en phonèmes et en morphèmes. Il s'exprimait verbalement ! Ça devait gueuler, tempêter, roucouler, murmurer,

chuchoter, siffler, chanter... Il a gagné la compétition verbale avec les autres espèces, parce qu'il communiquait bien, de façon subtile et précise. Puis lui est venue l'idée de graver ses concepts dans du solide : des symboles, des signes, des idéogrammes, des hiéroglyphes. Une astuce plus lumineuse encore : représenter les sons, voyelles ou consonnes, une trentaine, une quarantaine d'unités. Il gravait des images sur la pierre, il pressait des cunéiformes dans la glaise, il laissait des traces sur un papyrus, il utilisait un stylet pour marquer la cire. *Seneca Lucilio suo salutem...* On calligraphiait des lettres. Des lettres sont nées les épîtres, et des épîtres sont nées les lettres, la littérature, quoi... ! Au Moyen-Âge, des moines besogneux copiaient les textes, de génération en génération, parce que le papyrus n'est pas très stable. Il se désintègre sous l'humidité, des trésors de savoir accumulés risquaient de se perdre à jamais. Alors on copiait, en arabe, en hébreu, en grec, en latin, en gothique, en slavon...

Enfin Gutenberg arriva. Ce fut l'explosion prodigieuse du livre. Pas de réforme luthérienne sans l'imprimerie. Pas de révolution copernicienne sans le livre. Pas de Révolution française, sans les écrits largement diffusés des Lumières.

Avec sa large diffusion, le livre devint évidemment aussi une marchandise. Il avait un coût de fabrication, un circuit de diffusion, un réseau de vente où chaque agent essayait de trouver sa marge bénéficiaire. Le xx^e siècle en a fait un objet de consommation industrielle :

livre de poche, cadeau publicitaire, objet jetable, obsolescence calculée. Il n'a fait que suivre l'accélération des circuits de production et les cycles du capital. Comme chaque marchandise saisie par la fabrication en masse, le livre, rebaptisé bouquin, a subi ses humiliations et ses aliénations. Il est devenu un objet de foire. Achetez-moi, je me livre, dit-il ! Les éditeurs, à leur détriment (ou à leur profit ?), ont suivi la java dans ce qu'il est convenu d'appeler « libre concurrence ». Au ^{xxi}e siècle est arrivée une séduisante Amazone qui l'a entraîné dans sa sarabande de globalisation. L'objet hiératique de la bibliothèque médiévale est devenu un gadget de pacotille. Il a revêtu les frusques uniformes du *blue-jean*.

Aujourd'hui, des flots d'imprimés inondent les rares librairies qui arrivent à sauver leur peau dans le tohubohu général. En proie à une lutte darwinienne, l'objet apporte ses contradictions et ses ambiguïtés. La lutte pour la survie a ainsi gagné le monde de l'édition et celui de la presse écrite. Il n'existe plus, me dit-on, de journal qui pourrait subsister sans la publicité ou les subsides des pouvoirs publics, ni d'éditeur qui ne bénéficierait pas soit d'un mécénat privé soit d'aides de l'État. Ou alors, on se sauve par des regroupements de ressources qu'on qualifie de « rationalisations » ou « restructurations ». Des journaux partagent leurs imprimeries pour réaliser des « économies d'échelle », quand ils ne vont pas chercher les prix bradés à l'étranger, ils remercient le personnel de rédaction, des éditeurs fusionnent avec d'autres,

des distributeurs internationaux ont recours à des plateformes de vente en ligne. Somme toute, on est arrivé à l'âge du capitalisme tardif : robotiser, dégraisser, surproduire, casser les prix, pilonner, faire faillite ou devenir monopole. De grands groupes éditoriaux se forment (Hachette /Lagardère / Editis / Vivendi) où seul compte le chiffre d'affaires et, en dernière analyse, la distribution de dividendes. Une censure subtile s'installe : elle se fait par l'ouverture ou la fermeture des robinets financiers. Murdoch n'est pas en mal, Gallimard non plus, mais les grands de l'édition rebelle (Pauvert, Maspero, Lattès...) ont tous mordu la poussière. Un jour, un éditeur me dit, à moi qui croyais que tous les livres étaient beaux : « Nous ne faisons plus que des « beaux livres ». » Par là, il voulait dire des livres sur papier satiné, avec une iconographie en quadrichromie. D'autres se spécialisent dans la bande dessinée ou les livres pour enfants, parce que ce genre garantit souvent un bon chiffre d'affaires. Les « petits » éditeurs, parce que peu conformes au système, flottent au bord de la faillite, souvent disparaissent, broyés ou absorbés par des groupes tentaculaires.

Or, comme c'est le cas pour l'école, la médecine ou la culture (dont fait partie le livre), nous sommes dans un domaine où la pure rentabilité relève de l'absurde. Ce sont des secteurs où la main publique doit intervenir pour transférer des plus-values produites ailleurs ou servir à baisser les prix de vente pour le public, afin de les maintenir dans un état où ils

peuvent satisfaire les besoins fondamentaux et demeurer à la portée de tous. Durant la crise du Covid, on a vu combien la rigide privatisation des hôpitaux peut nuire à leur efficacité. Ailleurs, la même doctrine produit les mêmes effets : privatisation des chemins de fer, des universités, des prisons, de la poste... Où s'arrêtera le délire du pur profit ?

Les divers ministres de la culture, en Belgique, semblent ne pas s'être rendu compte de cette évidence. Sous la houlette de la pensée néo-libérale, ils taillent massivement dans les subsides aux éditeurs et aux institutions culturelles, médicales, judiciaires, là où précisément on attendait leur action proactive. La dette accumulée par l'État leur force la main, disent-ils. Cette dette n'empêche pas le même État d'accorder des milliards à des banques et des sociétés privées, ni d'augmenter les dépenses militaires – sur demande expresse des États-Unis – ni d'acheter à ce propos des avions de chasse pour quatre milliards d'euros. Qu'ils soient libéraux, socialistes, verts ou chrétiens, à ne pas parler des extrémistes de droite, tous se prosternent devant ces choix « budgétaires » qui sont en fait des choix idéologiques.

Voilà donc le livre devenu un parent pauvre de la culture, alors qu'il devrait être remboursé par la sécurité sociale comme tout médicament, car il soigne, il rend plus intelligent, plus cultivé, il permet de se souvenir, d'évoluer. En viendra-t-on aux artifices du « samisdat », c'est-à-dire ces bouquins secrets, imprimés sur de petites rotatives d'ar-

rière-chambre, au plus profond de la censure soviétique ? On n'en est pas loin, puisque de nombreux éditeurs demandent aujourd'hui aux auteurs de s'autofinancer, s'ils veulent publier un livre dont le succès commercial n'est pas garanti. Les droits d'auteur s'annulent si on n'entre pas dans la sphère du star ou du show business.

Est-ce que pour autant le livre aurait changé de substance ? Y aurait-il ailleurs symbole plus glorieux des conquêtes du savoir et des arcanes de la poésie, des fantasmes du conte, des chefs-d'œuvre de la philosophie et de la littérature ? Non, bien sûr, et il reste un des instruments les plus fiables, redouté des puissants et chéri des intellectuels.

Thomas d'Aquin a énoncé, à ce propos, une glose étrange : *Timeo hominem unius libri*. (Je crains l'homme d'un seul livre).

Cette maxime est interprétée d'habitude dans un double sens : « J'ai peur d'un homme qui ne se réfère qu'à un seul livre, car il sera borné ». Ou alors : « Je vénère l'homme d'un seul livre, parce qu'il aura des convictions bien structurées. »

De fait, on a connu des temps où on ne se référait qu'à un seul livre, *biblos* en grec, la *Bible*, seule digne d'être lue, pour autant qu'on sût lire, le *Coran*, censé contenir tout ce qu'il convient à un homme de connaître, *Mein Kampf*, distribué gratuitement à des millions d'exemplaires, *Le petit livre rouge*, donnant lieu aux exactions de la Révolution culturelle...

En général, les périodes d'un seul livre étaient aussi celles des autodafés. Le feu purificateur devait avaler tout ce qui n'était pas conforme au seul savoir tolérable, les grands inquisiteurs étant là pour énoncer ce qu'il convenait de croire et ce qui était voué au diable.

Tant reste redoutable la puissance du livre, même à notre époque, que l'hystérie collective se déchaîna contre lui. Karl Marx, Sigmund Freud, Stefan Zweig eurent l'honneur d'être brûlés sur la place publique en même temps que s'allumaient les feux dans les crématoires de Treblinka et d'Auschwitz. La barbarie continue à avoir peur du livre. C'est bon signe. C'est le signe de sa vitalité profonde !

Essayons donc de contempler cet étrange objet de la haine et du désir sous un angle phénoménologique. Voilà une accumulation de pages, *in quarto*, *in octavo*, que jadis, étudiants, nous découpons encore au coupe-papier pour potasser les éditions bilingues des auteurs grecs ou latins dans l'édition Budé. Ça avait son odeur, un parfum spécial, un peu musqué, un peu camphré, un peu boisé, forêt automnale ou atelier de peinture. Ce n'étaient pas des « beaux livres », mais c'étaient de bons livres !

Le papier revendique son toucher à lui : tantôt rêche, tantôt glabre, lisse ou satiné, rustique ou cosmétique, masculin dans une raideur agressive, féminin dans une douceur ophélienne. Il se pare de fioritures dans les contorsions les plus invraisemblables. Voici un texte chinois qui m'interpelle par ses tarabiscotages

abracadabrants, voici un texte arabe avec son feuillage dru de crochets et de points, voici la torah hébraïque dans des gras et des déliés mystérieux. Je n'y comprends rien, mais l'ésotérisme de la graphie me fascine. C'est un dire millénaire qui se cache, qui sollicite une émergence. Il s'offre pour-être-lu. Il existe des écritures qui n'ont jamais été déchiffrées : ainsi en est-il des inscriptions mayas. Il existe des écritures facilement déchiffrables, comme l'étrusque, par exemple, que nous lisons en lettres grecques, puis latines, sans toutefois comprendre ce que les mots veulent dire. Mais toujours se dégage l'éblouissement d'un projet qui demande une herméneutique. Un être humain veut communiquer, être interprété, entendu dans ses élans, sa tristesse, son délire érotique... Le livre en mains, on engage avec lui une conversation, on le triture pour aller au chapitre suivant, pour revenir sur une note en bas de page, pour relire un passage malaisé, pour trouver le début d'une phrase un peu longue, on le jette, on le maudit, on revient à lui après deux ans d'abandon, on le lit deux fois, avec chaque fois une interprétation divergente. On se dispute avec l'auteur, marquant au crayon des idées douteuses, on parsème de points d'interrogation et d'exclamations des formulations erronées ou géniales. Voici cet objet qui s'entache des noirceurs de notre pouce, des pages repliées en triangle, des déchirures du collage, là où nous nous sommes querrellés avec une formulation. Il en est des livres comme du fleuve d'Héraclite : on ne descend pas deux fois dans le même.

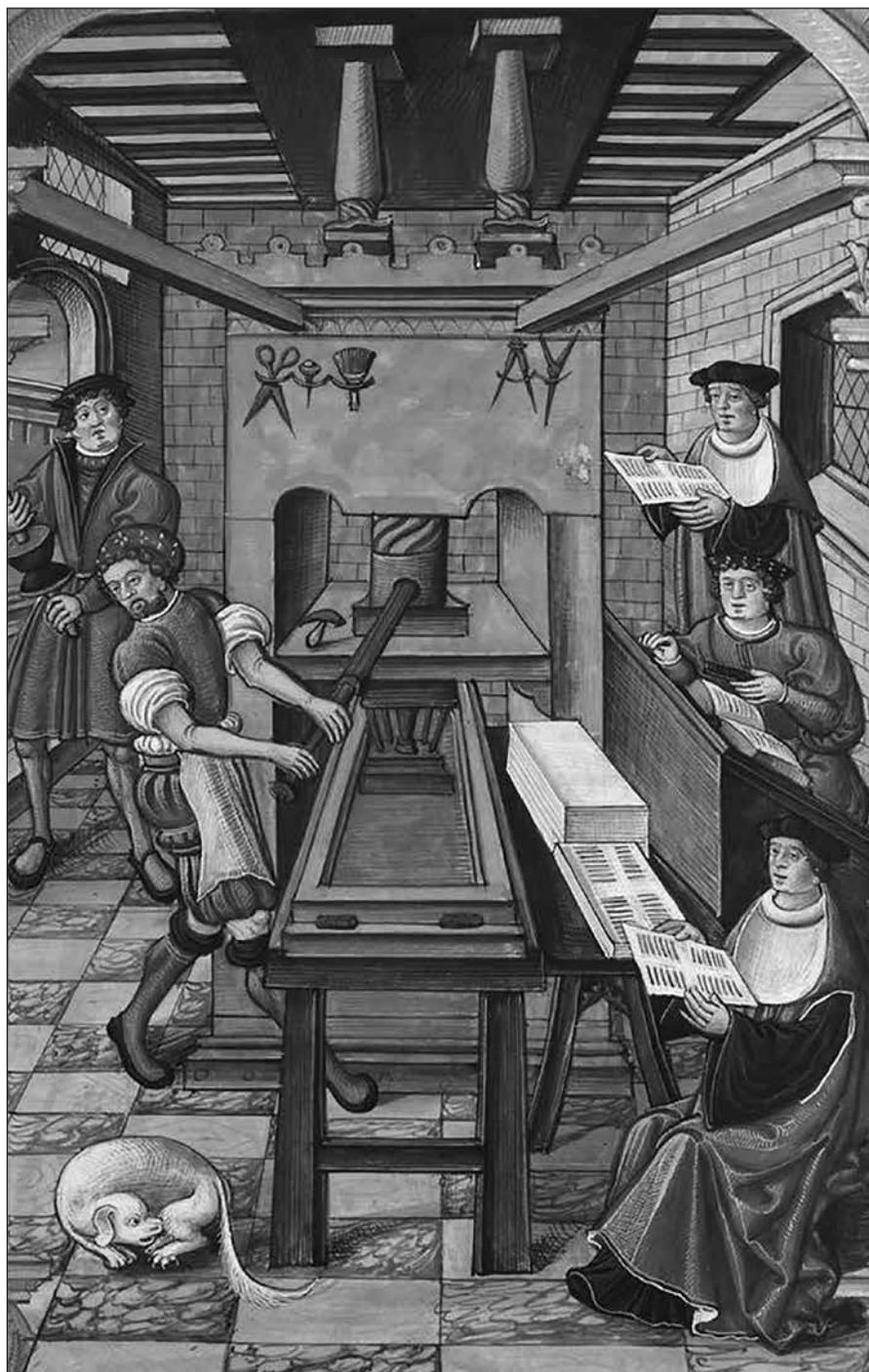
Parce qu'on s'engage avec cet objet-objeté dans la même dialectique ! Il reste là apparemment indolent et immuable, comme le Nil, mais dès qu'on le refré-quenté, il s'est altéré dans son cours. Il a changé, nous avons changé. Je ne relis pas Verlaine à soixante ans comme je l'ai lu à vingt. Ses vers sont à chaque fois mystérieusement bouleversés, devenus autres en mélodie, en harmonie, en signifiante, en symbolique. Le livre, patiemment, charrie ces alternances. D'objet mort, il se métamorphose sous le faisceau de notre attention. Muet, il nous répond. Fabriqué, coulé dans une presse, ouvrage à trois dimensions, réifié dans son costume du dimanche ou en salopette, il reste inépuisable au contact d'un lecteur qui le fait scintiller de mille feux. Celui-ci entre avec lui dans un combat intellectuel, émotionnel, affectif, passionnel. Il le charge d'Eros et de Thanatos, de refoulé et de dénégation. Il peut lui attribuer la personnalité du père sévère ou de l'amante langoureuse.

Alors, ce livre, vous voulez le remplacer par une trace numérique dans un ordinateur ? Vous pouvez, techniquement, le faire sans problème. Mais nous aurons affaire à autre chose qu'un livre : des

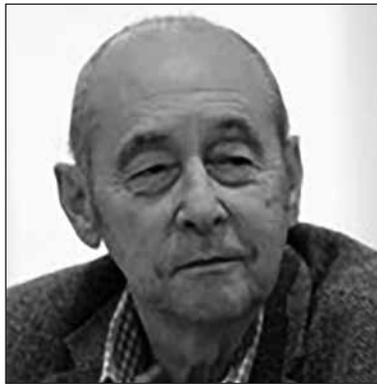
caractères pixellisés dans une froideur tombale. Il paraît que dans les camps de concentration, les malheureux prisonniers en arrivaient à manger les pages des derniers livres qu'ils avaient réussi à sauver de la barbarie des oppresseurs. Le papier gardait, limitativement, une petite valeur nutritive, fût-ce avec un goût de mort. Les pixels électroniques n'ont ni goût, ni odeur. Ils gardent de la pure signification, mais ils ont forclos une éblouissante gangue de symbolisme.

Pâle érudit, émacié dévoreur, amant sensuel, restez au rendez-vous ! Le papyrus ne vous lâchera pas de son étrange obsession.

Cessons donc de lamenter la mort du livre. Ce discours relève d'une perversion des goûts à l'instar du siècle : tenants de la cuisine lyophilisée, roublards de la boîte de conserves, goujats des hamburgers sous vide, régalez-vous de pixels et de best-sellers. Nous continuerons à soutenir la cuisine fraîche de grand-mère et le raffinement de la bonne gastronomie. Nous laisserons les amateurs déguster leurs aliments électrolysés, et nous insisterons pour manger les plats inventés ou improvisés, sentant bon le chou et la marjolaine.



Gravure représentant une imprimerie au xv^e siècle.



Jacques Steiwer, pendant des études de philosophie et lettres à Luxembourg et à Paris de 1958 à 1963, suit notamment les cours de Paul Ricoeur à la Sorbonne et ceux de Maurice Merleau-Ponty au Collège de France. Entre 1960 et 1962, il sera professeur, en 1962-63 dans des lycées parisiens, notamment au Lycée Louis-le-Grand et, en 1963-64, au Lycée de Garçons à Luxembourg. Jacques Steiwer est nommé (1964-1965) professeur de philosophie au Lycée de Garçons à Esch-sur-Alzette, avant de rejoindre, en 1968, l'École Européenne de Bruxelles-Uccle. De 1993 à 1999, il dirige l'École Européenne de Varèse (Italie) puis, entre 1999 et 2004, celle de Bruxelles-Ixelles. C'est dans les années '60 que Jacques Steiwer s'est engagé politiquement et, de 1965 à 1968, il fut éditeur de *La Voix*, revue de l'association estudiantine de gauche Assoss. Entre 1974 et 1976, il fut secrétaire de l'Association internationale des professeurs de philosophie. Une amitié le liait avec l'économiste marxiste Ernest Mandel, qui enseignait à Bruxelles à partir des années 1970. Il a publié *La Dialectique à l'épreuve du XXI^e siècle* aux éditions Samsa (2018) et *L'Union européenne, une maison bâtie sur le sable* (2021).